

## LETTRE OUVERTE À CE DAMNÉ D'OUTRE-TOMBE

Ils t'avaient octroyé une espèce d'autonomie mais avaient bien exigé que tu sauvegardas leurs intérêts ; nous savons que tu as toujours aimé ta Mère-Patrie dont tu avais épousé les idées délétères ; pour toi Rousseau, Voltaire, Hugo, Descartes, Montesquieu, Vigny (dont tu aimais à réciter la Mort du Loup) et tous les autres et tous les autres étaient les modèles que nous nous devons aveuglément de suivre car pour toi ils eussent véhiculé des valeurs universelles sûres.

Tu avais sciemment oublié tes origines et renié les tiens quoique tu affirmas toujours le contraire ; seuls les opportunistes et les crétins croyaient à tes longs discours truffés citations littéraires mais moi je savais que tu ne vivais que par le mensonge, par la démagogie, par le louvoyage, par l'opportunisme et par toutes les vilénies imaginables et même criminelles pourvu que tu te maintîns au pouvoir.

Tu avais besoin de suppôts et tu les avais amplement et facilement rencontrés chez la gent cupide, vile et parvenue de ce pays ; avec une acuité rétrospective je vois encore ces misérables ministres qui rampaient devant toi, qui exécutaient tes quatre volontés et s'ingéniaient à te plaire comme toi qui eusses servites Roumis « jusqu'à la fin des temps ».

Eusses-tu pu nous dire pourquoi tu te plaisais à mettre la photo de cette Merdeès France en exèdre sur ton bureau présidentiel ? Je savais que tu voulais t'attirer les bonnes grâces de ceux-là-mêmes qui gouvernaient la France et le reste du monde ; je savais que tu étais leur fils prodigue et tout dévoué, je savais que tu méprisais les tiens, je savais que tu n'étais qu'un triste renégat digne de pitié mais tu ne méritais pas la mienne parce que tu n'avais jamais cessé de répéter que tu étais l'homme le plus intelligent qu'eût jamais connu la Tunisie depuis Jugurtha lequel n'était qu'un héros raté selon tes élucubrations pathologiques.

Je vois encore et toujours ces vizirs indignes que tu ne ménageais guère parce que tu les savais plus opportunistes, plus reptiles que toi et qu'ils étaient même capables de prendre ta place de président sempiternel ; pour moi et pour bien d'autres de mon aloi tu n'étais qu'un criminel de plus qui nous avait gouvernés par ta morale toute fallacieuse, par tes lois méphistophéliques de démagogue sans foi ni scrupules, par tes plaisirs instables, par le feu et par le sang.

Trente-trois longues années de tyrannie, de concussions, de prévarications, d'abus, d'hypocrisie, de mensonges, d'irrégularités, d'opportunisme, de servilité, de corruptions, de perversions, de manigances, d'intrigues de palais, de reptation et d'opprobre avaient pour conséquence logique ta destitution par un homme encore plus minable et plus damné que toi, par un misérable sous-officier qui n'avait même terminé ses études secondaires et qui était encore plus soumis aux Roumis qui avaient béni son coup d'État d'ailleurs tout à fait légitime car il faut avouer que tout le peuple en vint à souhaiter ardemment ta destitution, ton départ et ta disparition pure et simple de la scène.

Celui qui prit ta place promet donc monts et merveilles au peuple assoiffé de liberté, de justice et d'une égalité toute relative ; mentirait qui dirait que ton successeur immédiat n'avait pas été tout d'abord applaudi ; son premier discours était en effet si prometteur, si attendu, si désiré et si alléchant que le peuple le porta allègrement au pinacle.

Cependant je perdis vite mes illusions car tôt de nouveaux rapaces se mirent à partager les richesses du pays que du reste nous savions modestes ; vite apparurent donc des vautours, des vipères, des corbeaux, des roquets, des verrats, des crapauds, des taupes, des reptiles, des hyènes, des serpents, des cloportes et des gorets qui ne cachèrent nullement leurs liens ou leurs parentés avec le nouveau despote.

Je ne fis alors que maudire encore et toujours ta mémoire avec plus de flamme et plus de conviction ; quand nous manifestions dans les années 60 et réclamions plus de liberté et plus de justice tu nous traitais de trublions et d'anarchistes acquis à l'ennemi et ne voulus point que le peuple se gouvernât par lui-même car tu méprisais

profondément ce même peuple qui t'avait pourtant aimé comme si tu eusses été vraiment son père ; tu le méprisais et disais qu'il était encore ignorant et tu avançais qu'il fallait attendre, attendre et toujours attendre.

En réalité tu n'avais jamais aimé que toi-même ; d'ailleurs tu avais peu aimé ton père dont tu évoquais rarement la mémoire ; à ta mémoire ténébreuse, ternie et éteinte je répète encore une autre fois : pourquoi alors exhibais-tu le dessin de cette Corde ès France sur ton bureau au lieu d'afficher celle de ton véritable géniteur ?

Le Sous-Officier prit donc naturellement ta place à Carthage et nous eûmes alors à subir le smaléfices d'une autre crapule plus odieuse et encore plus abhorrée que toi d'autant que cette crapule et les siens mirent le pays en véritable coupe réglée.

Du temps où tu nous gouvernais avec tes misérables caudataires de secrétaires d'État, de ministres, de directeurs, de PDG, de gouverneurs les prévarications et les vols étaient à la fois tus et discrets ; n'en étaient au courant que certains citoyens qui lisaient les journaux français puisque nul ne pouvait en parler en Tunisie ; pouvait-on même y faire allusion ? Tu nous clamais que tu avais confiance en tes sbires et en tes hommes de paille ; en réalité tu trouvais un malin plaisir à leurs vols plus ou moins flagrants car ton intelligence malade savait qu'ils devenaient ainsi plus vulnérables donc plus malléables donc plus dociles et plus obéissants à ta politique de despote perpétuel ; ils exécutaient bien sagement tous tes caprices de potentat gavé de rancune et de haine à l'égard de tes adversaires réels et imaginaires.

Oui, après ta destitution une véritable armada de mafieux, de repris de justice et de criminels avérés mit la main sur tout le pays et je maudis ta mémoire encore plus ardemment ; tu avais délibérément obstrué la voie émancipatrice du peuple ; n'étais-tu pas responsable du pillage systématique des modestes ressources de ce pays à la fois veuf et orphelin ?

Après ton élimination de la scène tes vaillants larbins de ministres se mirent tôt à nous révéler tes pratiques perverses et l'ignominie de tes

bassesses ; ils racontèrent par exemple que tu étais frappé de psychose, que tu passais le plus clair de ton temps à somnoler en pyjama dans une chambre obscure et que tu n'étais même plus capable de reconnaître tes propres ministres ; d'autres nous affirmèrent que tu tombais dans des cycles plus vicieux et plus infernaux que ceux dont Sardanapale était l'auteur ; un de ceux-là encore plus ingrat que ses congénères certifia que ta vie tourna vers une débauche délibérée et toute malade puisque en toute conscience ta misérable nièce s'était mise à racoler des collégiennes à peine pubères qu'on t'amenait à ton palais de la honte ; un autre ministre non moins pitoyable ni moins ingrat déclara même que tu te servais seulement de tes doigts tremblants et pervers étant frappé d'une profonde sénilité sexuelle ; cela me pousse davantage à mépriser tes pantins indignes et versatiles, à te mépriser encore plus et te dire combien tu étais bas, primaire, vil et animal ; à titre posthume ne t'encensent plus maintenant et en ces jours fatidiques que nous vivons que les gens de ton acabit et ils sont encore pléthoriques puisque tu n'avais cessé de les former à ton image dévergondée.

Tu es bien parti pour toujours mais l'histoire dira que tu n'avais destitué le Bey que pour prendre sa place, que tu avais remplacé ses vizirs par tes misérables reptiles de ministres, que tu avais troqué ses caïds contre tes gouverneurs incompetents, lascifs et lâches, que tu avais changé ses spahis par tes gardes vénaux et prévaricateurs ; je savais que bien des choses avaient changé quand tu étais président à vie : ton sinistre régime mua la pourriture beylicale en pourriture faussement républicaine ; or la pourriture est toujours forcément pernicieuse de quelque attribut qu'on la qualifie et sous quelque tropique qu'elle s'épanouisse.

Je me rappelle encore et toujours que tu levais haut la dextre de l'un de tes ministres le plus en vue à cette époque et déclarais à Sfax que quiconque le critiquerait c'était à toi qu'il décocherait ses flèches venimeuses.

Quand le peuple s'opposa véhémentement à la politique de ce même argousin tu te réfugias tout bonnement en Suisse et prétextas le plus simplement du monde que tu avais été trahi par celui-là-même que tu soutenais quelques mois plus tôt ; je savais que tu ne pouvais avoir

d'amis et que tu ne ménageais personne pour conserver ton trône, l'attachement et le dévouement de ce même peuple que tu disais naïf, inculte et que tu méprisais profondément par-dessus le marché ; ce crétin de larbin qui se croyait épaulé par toi tu l'avais donc aussi légèrement qu'odieusement lâché et il écopa de dix ans d'incarcération pour une politique que vous aviez tous largement approuvée au sein de votre PSD à Bizerte.

Nul ne pouvait me contredire quand j'affirmais que tu étais sans foi ni loi ; d'ailleurs un ramassis d'opportunistes pullulait dans ce même parti que tu dirigeas pendant plus de 50ans.

Tes mains tremblaient quand tu me décernas ton Prix en juin 1968 au palais de Carthage ; tu voulais savoir d'où j'étais ; ta perplexité s'accusa davantage et s'enfiévrâ plus intensément quand tu sus la vérité ; de Ksibet-el-Médiouni, t'avais-je répondu sans travestir la vérité le moins du monde ; tu savais pertinemment que tu avais toujours évité de passer par Ksibet pour te rendre au berceau des tiens à Ksar-Hellal ; or tu venais justement d'enregistrer fixement ma figure quelques semaines plus tôt ; mon image toute fraîche n'avait donc pas encore quitté ta mémoire ni ton imagination ; au début d'avril en effet tu m'avais remarqué au boulevard de Bâb-Bénat où tu passais dans ta voiture décapotable avec ton épouse ; toute la foule présente s'était mise en véritable hystérie, tous t'applaudissaient, tous se trémoussaient, tous scandaient les qualités que tu voulais qu'on t'attribuât, tous s'égosillaient, tous s'époumonaient ; mes livres sous l'aisselle j'étais le seul à ne pas gesticuler, le seul à ne pas t'applaudir, le seul à ne pas crier, j'étais la seule personne imperturbable parmi toutes celles qui s'étaient amassées sur les 2 trottoirs du boulevard et cela t'avait naturellement intrigué car tu voulais que tout le monde reconnût les qualités suprêmes du Combattant Suprême ; vite je remarquai que sur moi seul et que sur moi seul se braquait intensément le feu de ton regard, que par ce même regard tu essayais de m'en imposer, de m'inciter à bêler comme les autres moutons mais rien n'y fit ; mon impassibilité t'avait impressionné à coup sûr ; je ne souscrivais ni à ta politique de despote ni à tes convictions morbides ; donc au palais de Carthage cette même image t'avait de nouveau habité, agité, intrigué, obnubilé et tu ne pouvais te rappeler

précisément le lieu où tu m'avais vu ; tu voulais naturellement savoir d'où j'étais et ma réponse t'avait tout naturellement décontenancé.

Je refusai les photos qu'on me proposa au Palais ; aux anges et tout heureux d'autres lauréats opportunistes les prirent et les monnayèrent ; grâce à leurs photos certains mêmes réussirent à dégoter des postes de dignitaires politiques.

Je sais que tout despote a besoin d'embellir son image, sa marque et son prestige en se faisant entourer d'une plèbe d'intellectuels ; ces parvenus qui se vendent méritent tout le mépris qui m'anime et tout l'opprobre que dégorgeaient les hommes équitables et les djinns de la terre.

Salah Khelifa, Lettres Ouvertes, le Barcide, pages 140 et suivantes, Monastir, café Mourabou, le 25 novembre 2021